***Cadou, les peintres et le Pays de Châteaubriant, par Yves Cosson***

***Professeur honoraire à l'Université de Nantes, poète.***

Aux Marches de Bretagne, au cœur du Bocage, Châteaubriant, pompeusement nommée *« Capitale du Pays de la Mée ? »* (contraction de *« moitié »* aux limites de passage entre Bretagne, Maine et Anjou) vit au rythme des saisons, s'anime le mercredi, jour de marché, (un peu plus de dix mille habitants) offre aux touristes deux attraits : un château médiéval et Renaissance, et l'église romane de Béré. À cinq kilomètres, près de la route de Saint-Nazaire, un tout petit bourg serré autour de son église sans clocher : Louisfert, quelque six cents âmes. Voilà pour le décor.

Dans les années 1938 s'installe à Châteaubriant une grande famille, de souche aristocratique, les Trévédy. Le père a été nommé juge au Tribunal. C'est lui que désigne l'intitulé d'un poème de Cadou *« Le Jardin du Juge »* 1

Un fils, Yves, *« fait les Beaux-Arts »* à Paris. Quand il déambule dans les rues, il fait sensation. C'est un artiste. Il est beau. Il a un superbe collier de barbe. Né à Rennes en 1916, il sera élève de l'École Nationale des Arts Décoratifs, puis de l'École Nationale des Beaux-Arts à Paris : la consécration vient, rapide. Il est Premier Grand Prix de Rome de Peinture en 1943. Sa première exposition parisienne est triomphale. Sacha Guitry le parraine. Il possédera trente toiles du jeune peintre. En 1949, Trévédy obtient le Prix de la Casa Velasquez à Madrid ; en 1950, le Prix de la Fondation Rothschild de Londres. Parallèlement à sa carrière de peintre, il sera professeur de dessin à Polytechnique.

Il m'écrivit un jour : *« J'ai toujours dessiné. Mon enfance et mon adolescence s'épanouirent dans un climat familial où l'art pictural était prisé et vénéré. Ma famille comptait des artistes et des écrivains de valeur. »*

Pour le situer, ajoutons sa passion pour la musique : son dieu était Mozart. En peinture, ses maîtres furent initialement Bonnard et Vuillard, et, pour l'art religieux, il faut citer Maurice Denis.

À sa mort, en 1986, André Lenormand écrivait dans l'Éclaireur, hebdomadaire de Châteaubriant : *« Oui, c'était bien un seigneur, il avait le panache, la parole, d'énormes qualités de cœur. Tous les grands personnages de l'époque le recevaient. »*

Apparition d'un second personnage : Guy Bigot, alors Lorientais. Chassé de sa ville par les bombardements, il débarque réfugié à Châteaubriant, sans doute en 1942. Il ouvre, 1 rue Pasteur, une boutique de photographe. Il exposera régulièrement au Salon d'Automne et à la Nationale. En 1947, il obtient une Bourse de voyage, second Prix National (le premier étant attribué à Francis Gruber). À Nantes, il exposera à la Galerie Bourlaouën en 1947, 1951, 1958, 1961, 1964. En 1949, accrochage chez Denise René et Prix Hallmark. Fin août 1949, il regagne Lorient. Cadou l'aide à déménager. Le transporteur le ramène à Louisfert. Événement qui sera à la source du poème : *« La route de Lorient passe par Louisfert »* (in *Les Biens de ce monde*, PVE, p. 335).

Bigot est né à Vitré en 1918. Il monte à Paris, suit des cours à l'Académie de Montmartre et à la Grande Chaumière (son professeur et maître est 0. Friesz). Il quittera définitivement Lorient en 1959 et se fixera à Mennecy. Il vient d'y mourir. La ville de Nantes lui avait rendu un grand hommage au Musée des Beaux-Arts en 1975, (voir Catalogue : textes de René Guy Cadou, Paul Chaulot, André Salmon, Jean Bou-hier, Luc Bérimont, Sylvain Chiffoleau, Yves Cosson, Edmond Humeau, Michel Manoll, Jean Rousselot, Yves Trévédy et plusieurs autres poètes).

Hélène Cadou écrit alors:

*À Guy Bigot, notre frère*

*Un instant la neige souvenir*

*Homme démantelé*

*Devant la porte*

*Avec la joie*

*Qui piège*

*L'Aubier*

*Couteau sous l'écorce*

*À vif*

*L'hiver en travail*

*Détruire*

*Pour cet espace bleu*

*À perdre cœur*. 2

Yves Trévédy et Guy Bigot se sont sûrement rencontrés dans les rues de Châteaubriant, sans doute, par l'entremise d'Arsène Brémont, le Conservateur du Musée.

Paraît un troisième personnage. Il n'est pas peintre, mais sculpteur : Jean Fréour. Né à Nantes en 1919, il voyagera beaucoup. Son père était *« dans les chemins de fer ».* Tanger, Fès, Meknès. Et le Lycée Clemenceau *« où il côtoie Cadou, sans bien le connaître »,* puis le Lycée de Bordeaux. Ses parents s'opposent d'abord à sa vocation puis se résignent. Il entre à l'École des Beaux-Arts de Bordeaux en 1936. En 1939, il obtient, par concours, une bourse pour l'École des Beaux-Arts de Paris. Il se retrouve dans l'atelier de Henri Bouchard. Quelques mois plus tard, il quitte Paris et s'installe à Issé chez ses grands-parents. Il travaille surtout à des œuvres religieuses. Sa première exposition date de 1942 chez Mignon-Massart (Nantes). Il m'a dit avoir connu Trévédy, vers 1938, à l'une de ses premières expositions à Bordeaux.

Il m'écrivit : *« J'ai trouvé à Châteaubriant une ambiance que je n'ai connue nulle part ailleurs. Il est vrai que c'était « l'occupation » et que nous n'avions pas grand-chose d'autre que l'amitié... »* Il allait souvent d'Issé à Châteaubriant à pied, et à Louisfert quand Cadou y arriva en octobre 1945.

Il m'écrivit encore ceci : *« Un jour de certificat d'études à Issé, sans doute en 1947, Cadou était venu me voir alors que je cassais des modèles en plâtre ; il devait sauver in extremis une tête de Christ que j'ai toujours vue ensuite accrochée au-dessus de sa cheminée, au premier étage, à côté du Coq de Max Jacob. »*

Fréour réalisera le buste d'Hélène en 1948.

À la mort de Cadou, on l'appela pour qu'il fît le masque mortuaire. Il en fut incapable, tant sa peine était grande. Il moula la main droite. De René, il fit deux stèles, l'une sur la maison d'école de Louisfert, l'autre dans un square de Bourgneuf-en-Retz.

Le quatrième personnage se nomme André Lenormand. Né en 1901 à Paimboeuf, il est, au moment de la guerre, comptable à Lorient. Lui aussi est chassé par les bombardements et se retrouve à Nantes et Paimboeuf en 1942, avec sa famille. Sans doute, connaissait-il Bigot à Lorient. Toujours est-il qu'il le retrouve à Châteaubriant. Autodidacte, il expose ses premières toiles à la Nationale en 1943. L'une d'entre elles sera accrochée dans la chambre de Cadou. Elle a nom *La cabane.*

Dessinateur né, il devient, dans les années 1945, dessinateur de presse à Ouest France, sous le nom de Len, s'affirmant grand caricaturiste. Dans le même quotidien, il tient une rubrique de critique d'art. Il meurt à Nantes en 1993.

Son œuvre plastique est présentée, pendant des décennies, à la Galerie Katia Granoff à Paris. La ville de Nantes lui a consacré une exposition au Musée des Beaux-Arts en 1974. Au catalogue figurent une prose liminaire et le poème de Cadou intitulé *« Peinture ».* (PVE, p. 375) 3.

En octobre 1945, Cadou est nommé à Louisfert, instituteur adjoint, titularisé, alors qu'il vient de faire huit postes, comme suppléant dans le département. Louisfert, c'est un village avec sa place, son église, sa bascule, ses cafés, son épicerie où l'on vend de tout, et au bout, vers la Forêt Pavée, sa Maison d'École (le directeur en est Jean Autret). C'est la vie simple avec ses gens, de Jules Gadessaude, *« l'amoulageur »*, à Francis Caridel, le cafetier, épicier, secrétaire de Mairie. Louisfert sera la vie du maître d'école en sabots et en pèlerine, avec la kyrielle de copains de tout poil, *« Les Amis de haut bord »*, qui viennent saluer le poète. Il était l'Amitié même : *« Cet homme qui avait le culte de la Poésie et de l'Amitié était aussi le plus généreux et le plus délicat des amis. Il ne se perdait pas en formules. Il avait horreur de toute cérémonie, »* écrivait Camille Bizot en 1952, dans *Signes du Temps*, (P. 29-30).

Ou encore Yves Trévédy, vingt ans après : *« Je revois René, vers les années 45, à la porte de sa maison d'école, la main tendue, l'accueil toujours affectueux, le visage épais, grave et souriant du bourlingueur de rêve ; j'entends sa voix un peu gouailleuse détachant toutes les syllabes de son poème du jour, là.-haut dans sa chambre de travail ouverte sur cet horizon de la Forêt Pavée ».* 4

Et, surtout, il y eut Hélène, (le mariage civil eut lieu à Nantes le 23 avril 1946, avec pour témoin Michel Manoll). Le couple emménage dans deux pièces à l'école de filles. En octobre 1947, Autret étant nommé à La Baule, Hélène et René habitent la maison d'école. Ce fut le temps de *La vie rêvée*, de ce Règne végétal, le temps de la métamorphose opérée par l'Amour d'Hélène, médiatrice d'un univers qui enlace à l'infini les regards et les gestes de la vie à tout le décor.

Une amitié exigeante qui liera les partenaires bien au-delà des rires et des blagues de copains à la Jules Romains, jusqu'au plus extrême mystère des destinées.

Cadou ne pouvait supporter la solitude. Ainsi *« cette vie ensoleillée, cette vie émerveillée aura traversé la douleur même sans rien perdre de son éclat. De la nuit assumée, de la souffrance apprivoisée, tu as fait une journée qui garde éternellement sa fraîcheur, et, s'il faut parler de toi, c'est toujours au présent, parce que ton amour aura porté chacun au meilleur de lui-même, aura éveillé chaque objet, chaque être à sa destination la plus justement accordée »,* écrira Hélène Cadou en mai 1971. 5

Il y eut des rencontres et des soirées mémorables chez Caridel et dans la maison d'école, surtout les jeudis et samedis, souvent jusqu'à des aubes lumineuses. Les piliers étant Bigot, Lenormand et parfois Trévédy (il était souvent à Paris).

Cadou aimait la peinture. Il aimait dessiner. On connaît son autoportrait. Ses premiers contacts avec la peinture remontent, sans doute, à ses visites, adolescent, au Musée des Beaux-Arts de Nantes. Il y avait remarqué cette toile montrant Charlotte Corday poignardant Marat dans sa baignoire, œuvre d'un Paul Baudry (1828, La Roche-sur-Yon,1886, Paris) évoqué dans le poème *« Mémoires »* :

*« Le vieux peintre Baudry qui barbouilla Marat dans sa baignoire avec un assortiment de couleurs sévères [...] est mort sûrement. »* (PVE, p. 324)

La rencontre de Cadou avec le fils de Pierre Roy pendant ses vacances à La Bernerie en juillet 1937 lui fait découvrir, dans la demeure paternelle, des œuvres surréalistes 6. La même année, il rencontre à Sainte-Marie-sur-Mer, dans le jardin de Michel Manoll, le Paulhan nantais : Julien Lanoë, alors président des amis du Musée, créateur de la revue *La Ligne de cœur* (1925-1928), qui lui fera connaître Max Jacob, Pierre Reverdy, le Père Agaesse de Solesmes. Celui-là sera, en poésie, son gourou, avec Manoll et Bouhier.

Il va de soi que, dans ses sources, il faut placer Guillaume Apollinaire et Blaise Cendrars, tous deux profondément mêlés aux batailles des avant-gardes du début du siècle.

L'éclatement des écoles en isme fut orchestré par ces deux aventuriers de l'art moderne (fauvisme, cubisme, orphisme, futurisme, abstraction lyrique, géométrique, art naïf, etc.), les Montparnos répondant aux Montmartois du Bateau-Lavoir. Ne pas oublier que Max Jacob vivait (chichement) de ses travaux plastiques (dessins et aquarelles, surtout). Ne pas oublier non plus que le poème devient un objet plastique (dimensions visuelles) de Mallarmé (Un coup de dés) à Apollinaire (Calligrammes), en passant par Cendrars avec sa Prose du Transsibérien, premier poème simultané colorié par Sonia Delaunay.

Cette collaboration intime des poètes et des peintres aboutit à des illustrations de Derain pour *L'Enchanteur pourrissant* (d'Apollinaire) ou de Dufy pour *Le Bestiaire* du même.

Ainsi, en 1949, *Les Sept péchés capitaux* de Cadou (PVE, p. 306-316) sont édités par Chiffoleau avec une couverture de Guy Bigot. En 1951, *Nocturne* (PVE, p. 345-346) comporte un portrait d'André Lenormand. Le poème est tiré à vingt exemplaires dans la nuit du 20 au 21 mars. Chiffoleau l'apporte à Cadou le matin du 21. L'ami est mort dans la nuit.

L'entreprise la plus importante fut évidemment la réalisation de *Le Diable et son train*, en 1948. Dans le format 24 x 32, papier Canson, l'ouvrage comporte 20 poèmes manuscrits de René Guy Cadou et, en regard de chaque texte, un dessin signé des initiales G.B., Y.T., c'est-à-dire Guy Bigot, Yves Trévédy.

Il était prévu d'en fabriquer 23 exemplaires, dont 3 hors commerce (H.C.). La tâche était épuisante. Il me semble qu'ils arrêtèrent ce travail vers le quinzième exemplaire. Le temps nous manque pour dresser ici la liste des textes (qui ne correspond pas d'ailleurs exactement à celle qui paraît sous ce titre dans Les *Œuvres poétiques complètes*).

Etrangement prémonitoire est le poème final : il s'agit d'*Aller simple* (PVE, p. 285). L'illustration représente un train qui s'en va et au premier plan, au pochoir, un couple qui semble s'effacer dans la lumière.

Il faut lire le texte de Guy Bigot, 1948 et *Le Diable et son train*, dans le catalogue de l'Exposition de Châteaubriant (PVE, p. 33) : *« Cadou écrivait alors des poèmes sur des peintures et dessins de ses amis peintres, Toulouse, Trévédy et moi-même... »*

\*

Cadou aimait les peintres. Sa prédilection allait à Van Gogh et Gauguin 7, à Chagall et Rouault. Mais la référence aux peintres parsème ses poèmes : Le Gréco, et Toulouse-Lautrec dans *« Hommage à Pablo Picasso »* (PVE, p. 323), Lurçat dans *« L'homme de Jean Lurçat »* (PVE, p. 234), dans ses proses : Braque, à propos de ses *« natures mortes »* et d'une confrontation avec l'œuvre de Picasso (*Les Liens du sang*, PVE, p. 404), Daumier et Delacroix, Goya et Van Gogh dans ses propos sur La Peinture. (*De la Peinture*, PVE, p. 435)

Dans le même esprit qu’ *Usage interne*, il a, en effet, rédigé quelques notes sous cette rubrique. Elles appelleraient un commentaire de fond.

Schématiquement, il manifeste son refus de l'esthétisme (l'art pour l'art). La création se passe de tout système. Elle est une aventure. Tout est sujet. Tout doit se situer en dehors de toute anecdote. La peinture est une passion violente. Van Gogh est une réponse, qu'importe la question. *« La main sanglante est sur le mur. Soyez la main sanglante ». « Van Gogh est un lyrique - comme Apollinaire ou Milosz - le feu de punch. Il y a aussi le lyrisme d'Aragon, Van Gogh brûle, ne brille pas ; il ne développe pas, il hurle, comme le soleil. Son "lyrisme" est "concentrationnaire" comme celui de Goya ou de Daumier. Il n'a que faire de la mélodie »*. (PVE, p. 435)

Enfin, et surtout *« Se méfier de l'intelligence, autrement dit brûler tous les papiers de famille avant l'inventaire. »* (Ibid.)

Nous voici, en fait, au cœur du grand débat qui agitait nos amis. Et les discussions étaient assurément âpres. La peinture est-elle ou non la représentation du réel, entre le monochrome et le néo-expressionnisme, entre le figuratif et le non-figuratif, entre le réalisme, le trompe-l'oeil et l'abstraction lyrique ou géométrique ?

Tous, ils refusent le surgissement spontané de l'inconscient ou la déréalisation de l'objet (le merveilleux est dans les choses). Ils refusent le *« stupéfiant-image »,* si essentiel au surréalisme. Pour eux, l'œuvre est construite, selon un certain ordre, et exige un métier et une matière de qualité.

Il serait passionnant d'analyser l'itinéraire des trois amis qui ont oscillé entre la figuration et l'abstraction.

Bigot écrit : *« Qu'est-ce être figuratif ou non ? Et la peinture "abstraite" ? Comme je préfère la peinture secrète. Le peintre est sa propre figuration. La moitié de ma vie de peintre a été consacrée à une certaine description figurative du monde, l'autre moitié à un recryptage du même monde... et naturellement, j'ai opté pour le rêve comme figuration spirituelle de la Totalité de tous les mondes... l'acteur créateur devient son propre théâtre... Speculum Mundi. »* (in Catalogue Bigot)

On croirait entendre Reverdy ! Je cite, de mémoire : *« Le poète est à l'intersection du rêve et du réel. »*

Quelle est la vraie nature de cette réalité ? *« Le poète est un four à brûler le réel »* (Reverdy), car, au-delà de ce monde sensible, est cette Grande Nature qui est une voie vers l'absolu. L'image naît de la rencontre de deux réalités, les plus éloignées possible. Plus la distance est grande, plus la surprise est forte. Mais c'est l'esprit qui prend conscience (acte d'hyper-conscience) de cette distance, construisant ainsi un monde second... la surprise, l'éloignement, la justesse. Du *Gant de Crin* on reviendrait aisément à la préface du *Cornet à dés*, texte fondateur**.** De Reverdy à Max Jacob : oui *« L’œuvre est située. »* Le dépaysement est ravissement.

L'Art - la poésie, la peinture - est une métamorphose du réel le plus banal, le plus quotidien. Il introduit le rêveur dans un univers où les contradictions seraient effacées : l'euphorie de l'extase Au-dessus de la porte de sa chambre, Cadou avait accroché le masque de *l' Inconnue de la Seine*. (Poème, PVE, p. 240). Il écrit :

*« Je ne conçois d'autre poète (d'autre artiste) que celui pour qui les choses n'ont de réalité que cette transparence qui sublimise l'objet aimé et le fait voir non pas tel qu'il est dans sa carapace d'os, de pulpe, et de silence, mais tel qu'il virevolte devant la bille irisée de l'âme, ce cri magique béant au fond de nous »* (PVE, p. 389)

Et encore :

*« L'amour qui sublimise toute chose nous aura portés. Dans cette solitude aérienne que nous nous sommes créée, non comme une tour d'ivoire, mais comme un royaume sans frontières, il aura été cette multitude vagabonde, cette parole du matin. »* (PVE, p. 390)

Cadou est mort à Louisfert, dans la nuit du printemps, celle du 20-21 mars 1951. Il avait trente-et-un ans. *(« Moineaux de l'an 1920 »*, PVE, p. 318). On l'enterra au Cimetière de la Bouteillerie, ici, à Nantes, un Vendredi-Saint Tous les amis étaient là.

On lit dans *Usage interne:*

*« Toute poésie n'est rentable que dans l'éternel. Je veux dire que c'est seulement lorsqu'un poète nous a quittés qu'on s'aperçoit de l'immense place qu'il occupait en nous. Max Jacob, poète rentable. »* (PVE, p. 390)

J'ose dire ici qu'il me comptait au nombre de ses amis.

***Notes :***

1. Poème placé dans le recueil : *L'Aventure n'attend pas le destin*, alors qu'il figurait dans l'édition manuscrite de *Le Diable et son train*. Cf. René Guy Cadou, *Poésie la vie entière*, Seghers, Paris, 1978, p. 223. (Abréviation PVE dans les pages qui vont suivre).

2. Bigot. *Quarante ans de peinture*, Ville de Nantes, Musée des Beaux-Arts, 4 avril-10 juin 1975, Nantes, *Nantaise de presse*.

3. Catalogue André Lenormand, Musée des Beaux-Arts, Nantes, du 25 octobre au 26 novembre 1974, *Nantaise de Presse*.

4. in Catalogue, Exposition René Guy Cadou, Ville de Châteaubriant, Bibliothèque municipale 20 mars-2 mai 1971, presses de Sylvain Chiffoleau, Nantes, à l'occasion du 20e anniversaire de la mort de son ami.

5. Texte extrait du Catalogue désigné ci-dessus, p. 12.

6. cf. Yves Cosson, *« Cadou et la cité d'Orphée, Centrale du hasard surréaliste ? »,* in *Le rêve d'une ville Nantes et le surréalisme*, Musée des Beaux-Arts de Nantes, Bibliothèque municipale de Nantes, 17 décembre 1994, 2 avril 1995, p. 443 et suiv.

7. Van Gogh in *« L'idiot »* (PVE, p. 290), *« Lettre à Pierre Yvernault »,* (PT/E, p. 338), *« De la peinture »* (PVE, p. 434). Gauguin in *« Comme un Christ »* (PVE, p. 225), *« Confession générale »* (PVE, p. 245), *« D'où venons-nous ? »* (PVE, p. 320).

***Informations complémentaires***

Cadou avait à Nantes de nombreux amis peintres :

- Lean Iégoudez (cf. poème *« Amitié à Lean Jégoudez »,* PV?, p. 248).

- Yves Boré**.** Dans sa chambre était accrochée une *Descente de croix* qui aurait inspiré le *poème « Possibilité de corps en trop »* (PVE, p. 349) et peut-être *« Le Christ étendu »* (PVE, p. 235), dixit Hélène Cadou.

- Jean Bruneau (Cadou écrivit une préface pour son exposition à la galerie Bourlaouën à Nantes en 1949). Son témoignage pour le 25e anniversaire de la mort du poète est bouleversant, in *Soleils* de René Guy Cadou.

 - Guy-David, Le Ricolais, Bourlaouën qui tenait une galerie rue du Roi Albert.

Et à Orléans, Roger Toulouse.a) Les blagues abondaient dans le groupe des copains. Un jour, Trévédy les retrouve, attablés chez Caridel. En traversant la Forêt Pavée, il dit avoir vu une bête qu'il décrit avec force détails. C'est le darin, disent en chœur les amis. Le lendemain, parut dans Ouest France, cette image. Len en était l'auteur. Il avait fait figurer auprès de la bête, un brave homme de Louisfert qui était attablé non loin d'eux. Cette publication entraîna une explication orageuse avec ce dompteur involontaire, vexé d'être ainsi *« dans le journal »*... b) À l'occasion de manifestations organisées à Châteaubriant en mars 1991 (Exposition Cadou. Éditions du Petit Véhicule. Conférences), a été distribué un dépliant qui comportait l'autoportrait de Cadou et le texte d'Hélène Cadou que voici :